

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2398. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Samedi

9

JUIN

1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 85, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITE : 11, B' des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

LE CHAMP DE BATAILLE JONCHÉ DE CADAVRES SUR LE FRONT BELGE



CADAUVRES ALLEMANDS RESTÉS SUR LE TERRAIN DEVANT LES BARRAGES DE FILS DE FER TENDUS PAR LES ANGLAIS AU SUD D'YPRES

La magistrale offensive menée par les troupes du général Plumer, au sud d'Ypres, s'est annoncée, dès les premières nouvelles, comme une très belle victoire. Cette partie du front, relativement tranquille depuis deux ans, avait été formidablement organisée par l'en-

nemi. L'artillerie anglaise, aidée par dix-neuf mines, a permis de réduire les positions les plus fortes et de lancer l'infanterie. Voici une photographie prise sur le terrain de l'offensive après une furieuse et meurtrière contre-attaque allemande qui a complètement échoué.

LES HÉROÏQUES MARINS DU « GARD » DÉCORÉS A SAINT-NAZAIRE



UN AMIRAL DÉCORE LE CAPITAINE ROBERT ÉTIENNE, COMMANDANT DU « GARD », QUI SOUTINT UN COMBAT DE DEUX HEURES CONTRE DEUX SOUS-MARINS
On n'a pas oublié la magnifique attitude de l'équipage du transport « Gard » qui, au moment où il approchait de Saint-Nazaire, fut attaqué par deux sous-marins et soutint un combat de deux heures, essayant une quarantaine d'obus. Gravement atteint, le

vapeur qui eut un homme tué et plusieurs blessés, réussit à gagner la côte. Cet héroïsme a reçu sa récompense. On vient de décorer à Saint-Nazaire les vaillants marins du « Gard » et ceux du P. L. M. G. qui se sont comportés de la même façon dans un cas analogue.

SUR LE FRONT ANGLAIS LA VICTOIRE DE MESSINES FUT UNE GRANDE VICTOIRE

Les Allemands, sur des positions favorables et formidablement préparées, n'ont pu soutenir le choc de nos alliés.



UNE MAISON EN RUINES A MESSINES

Les Allemands n'ont pu, ou plutôt n'ont osé dissimuler le grave échec qu'ils viennent de subir au sud d'Ypres. Tout au plus essayent-ils de l'atténuer en feignant, selon leur coutume, que l'attaque ait été prononcée d'abord sur un front plus étendu. Encore n'insistent-ils pas sur cette excuse, comme s'ils s'attendaient à ce qu'elle ne fût pas prise au sérieux. Ils avouent, en revanche, qu'après des combats opiniâtres, l'adversaire a réussi à s'avancer au delà de Wytschaete et de Messines, et que, par la suite, « les régiments allemands qui combattaient avec bravoure ont été retirés du saillant formé vers l'ouest et ramenés sur des positions comprises entre Zwarteleen, au nord de Hollebeke, et la dépression de la Douve, à deux kilomètres à l'ouest de Warneton ». C'est dire, avec l'aggravation d'un hommage au courage malheureux de la défense, que le vaste saillant qui se développait entre Ypres et Armentières a été entièrement réduit, et la ligne de nos alliés reconstituée entre ces deux villes qui, de ce fait, commencent l'une et l'autre à être dégagées. Toutes les positions conquises ont été maintenues. C'est là une victoire d'autant plus éclatante, qu'elle a été acquise au prix de sacrifices très restreints. Si on compare les méthodes de combat de l'armée britannique, dans cette offensive, à ce qu'elles furent dans la première bataille de l'Artois, en 1915, et l'année dernière encore sur la Somme, on constate un progrès ininterrompu qui doit donner à l'ennemi plus d'inquiétude encore pour l'avenir que pour le présent.

Sur notre front, l'ennemi s'en tient à ses réactions violentes, mais découragées, vers le chemin des Dames, où plusieurs tentatives d'attaque ont encore été brisées.

Jean VILLARS.

Ce que fut l'attaque de jeudi

LONDRES, 8 juin. — Le correspondant de l'agence Reuters sur le front britannique télégraphie : « Ce matin jeudi, une heure environ avant le lever du jour, a commencé une autre grande opération. »

A l'heure fixée d'avance, le ciel fut illuminé d'une immense fleur, et bientôt après retentit un vacarme assourdissant. C'était une longue série de mines dont quelques-unes étaient creusées depuis plus d'une année qui sautaient le long des positions ennemies. Les charges employées dans cette formidable explosion dépassent un million de livres d'explosif à haute puissance.

Le front de l'attaque s'étend sur un périmètre d'une dizaine de miles.

Depuis sept jours, un bombardement continu d'une intensité effrayante avait été effectué. Les villages de Messines et de Wytschaete ont complètement disparu.

Le spectacle du front d'attaque, ce matin, est inimaginable. La région entière a été tellement bouleversée et défoncée qu'elle n'est plus reconnaissable, et l'usage du jugement d'homme pourrait seul dénombrer les cadavres de cette bataille, car l'ennemi, qui s'attendait à cette attaque depuis plusieurs jours, même pendant que le Kaiser écrivait ses déclarations mensongères, avait amassé des troupes en masse pour essayer de soutenir le choc.

Les prisonniers que nous avons faits au cours de nombreuses incursions pendant cette période démontrent que, depuis le commencement de cette terrible campagne de leur front, il leur a été presque impossible de recevoir des vivres. Leur moral est affaibli au suprême degré par le faim.

Pendant ces deux derniers jours, nos tirs de destruction ont été couverts uniquement à des opérations de contre-attaque et, grâce au splendide concours donné par nos avions, l'effet en a été de réduire considérablement l'importance des feux de l'artillerie allemande.

J'ai passé du travail magnifique du corps de l'aviation dans cette offensive, et l'on

voit que je n'exagère pas, lorsqu'on saura que du 1^{er} au 5 juin le nombre moyen des heures de vol pour tous les avions opérant dans le secteur de l'offensive a été de 600 environ par jour.

L'engagement déjà considérable des Allemands a dû être fortement accru par des répétitions complètes des opérations futures, faites à différentes reprises, de façon à faire croire à l'ennemi à une véritable attaque.

Le prélude de l'attaque de ce matin a été, pendant la nuit, un grondement incessant du canon et la gamme de tous les effets de lumière. Le spectacle était des plus impressionnants et s'harmonisait remarquablement avec l'ouragan de feu dont le bruit allait sans cesse grandissant à mesure qu'approchait l'heure décisive.

Ce fut peu après trois heures du matin que l'infanterie s'élança à l'attaque.

De la bouche des prisonniers, on a appris que les Allemands ne s'attendaient pas à voir exécuter l'attaque à cette heure-là. Il est probable qu'ils avaient été trompés par les répétitions dont j'ai parlé et qui leur avaient donné le change.

Les rares premières nouvelles parvenues jusqu'à présent paraissent très encourageantes : Messines a été emportée avec un ennemi remarquable et on dit que nous nous étendons depuis la ferme du Cateau jusqu'à Wytschaete et que nous sommes arrivés jusqu'au milieu du bois de la Bataille, dans lequel nous avons placé nos mitrailleuses et où de petits détachements d'Allemands sont en train de capituler.

Nous avons emporté l'hospice de Dams-trasser, le campement du Lenter et la ferme Grise et nous occupons le bois du Faisan.

On dit que les automobiles blindées ont rendu d'excellents services.

Au sud de la rivière de Douve, nous consolidons nos gains. Au nord de la rivière, nous avons pris la « Tranchée diabolique » et la ferme Schmitz.

Ce renouvellement d'offensive nous a été très favorable, mais nous devons nous préparer à nous livrer à de violents combats lorsque les Allemands procéderont aux contre-attaques inévitables.

M. Lloyd George entendit les explosions de mines depuis Londres

LONDRES, 8 juin. — Selon la presse anglaise, M. Lloyd George a entendu, hier matin, les formidables explosions de la mine qui firent sauter la crête de Wytschaete et inaugurèrent la nouvelle offensive britannique.

M. Lloyd George se trouvait à sa maison de campagne de Walton Heath. Il se fit réveiller à trois heures du matin et, avec quelques autres personnes, entendit clairement l'explosion qui se produisit à environ 220 kilomètres.

L'ARRIVÉE A PARIS DE L'AMBASSADEUR DES ÉTATS-UNIS A CONSTANTINOPLE



SUR LE QUAI DE LA GARE DE LYON

M. ELKUS (1), ambassadeur des États-Unis à Constantinople, est arrivé hier à Paris, en compagnie de Mrs ELKUS (2). Il a été reçu à la gare par M. SHARP (3), son collègue de Paris.

M. ELKUS EST ARRIVÉ HIER MATIN A PARIS

Une conversation avec l'ambassadeur des États-Unis en Turquie.

M. Elkus, ambassadeur des États-Unis à Constantinople, est arrivé à Paris hier matin, venant de Bernin.

Il a été reçu sur le quai de la gare de Lyon par M. Sharp, ambassadeur des États-Unis à Paris, et quelques personnalités de la colonie américaine.

Mme et M. Elkus accompagnent l'ambassadeur, dont la suite se compose de M. Schuyler, conseiller légiste ; le major Newland, attaché militaire ; M. Leavitt, second drogman de l'ambassade, et M. Imbison et Engel, vice-consul.

M. Elkus a bien voulu nous recevoir l'après-midi et répondre avec une courtoisie sympathique à quelques-unes de nos questions. En un rien de temps, les regards fins, derrière le lorgnon, guettent la parole de l'interlocuteur et c'est le sourire qui vous accueille lorsque la réponse s'impose.

Le gouvernement turc a été très aimable à l'égard de l'ambassadeur qui a quitté Constantinople le 29 mai dernier pour se rendre en Suisse par Vienne. Un traité spécial a été mis à sa disposition et un fonctionnaire lui a été affecté pour l'accompagner jusqu'à la frontière autrichienne pour veiller à ce que nul incident ne vint nuire à ce départ.

À Vienne, grâce à l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Espagne, tous les membres de l'ambassade furent autorisés à aller et venir sans contrainte.

Nous demandons à M. Elkus quelques impressions sur son séjour à Vienne, et il nous répond que l'aspect de la ville et son animation ne paraissent pas avoir été sensiblement influencés par la guerre. Sans doute la vie est devenue plus chère. Dans les restaurants, les jours où la viande n'est pas démodée, il n'y a guère que l'addition qui témoigne de quelque changement. Pour le surplus, l'on trouve ce que l'on veut, à la condition de le payer son prix.

Il en est de même à Constantinople, où les restrictions alimentaires ne touchent guère que la farine, le pain et le sucre.

Grâce aux cartes, ou se procure à un prix raisonnable les quantités correspondant à la consommation prévue. Les prix s'élèvent si l'on veut obtenir davantage. Grâce, enfin, à l'établissement de cuisines populaires, la classe qui devrait souffrir le plus de la guerre est à l'abri de la disette.

Au moment où M. Elkus se disposait à partir, les fruits et les primeurs arrivaient en abondance.

En ce qui concerne la situation générale, l'influence allemande dans l'organisation militaire et politique, M. Elkus se montre très réservé.

Il ne veut rien laisser voir de sa pensée, par exemple quant à l'impression causée par la révolution russe, mais nous avons appris d'autre part, à la suite de cet entretien, que les Turcs la considèrent comme devant être logiquement favorable à la cause des empires centraux.

Par contre, nos ennemis déplorent l'intervention des États-Unis et se réjouissent vivement que les événements aient abouti à cette décision.

Il est juste d'ajouter que leur confiance, cependant, n'en a pas été altérée. M. Elkus déclare avoir entretenu de bonnes relations officielles avec Enver pacha, qui s'est montré extrêmement courtois après la rupture et au moment du départ de l'ambassadeur.

Détails curieux à enregistrer, mais sur lesquels il serait puéril d'insister : les Turcs protestent encore de leur estime et de leur admiration pour la France, et notre langue continue à se parler de façon courante dans tous les milieux un peu lettrés. Constantinople a conservé les éléments étrangers : Américains, Anglais, Français, etc., qui ne sont l'objet d'aucune mesure vexatoire, et chaque colonie a sa vie propre, ne se mêlant pas à celle des Turcs.

Nos prisonniers, lorsqu'ils sont arrivés à destination, sont très bien traités que partout ailleurs. L'ambassadeur se garde d'ajouter que c'est en grande partie grâce à son habile et bienveillante intervention. Il a pu voir régulièrement le général Townsend capturé à la chute de Kut et qui réside dans une ile voisine de Constantinople.

Songeant à l'état d'esprit qui nous est ainsi révélé, nous demandons à brûle-pourpoint : — Les Turcs pourraient-ils être amenés à envisager une paix séparée avec les Alliés ?

Mais nous nous heurtons, cette fois encore, à la réserve souriante du diplomate qui sera notre hôte jusqu'à la fin du mois et se rendra ensuite en Amérique après un court voyage en Angleterre. — R. VALBELLE.

COMMENT SE POSE LA QUESTION GRECQUE

Où doit aller la récolte de blé qui mûrit en Thessalie ?

On a déjà annoncé, au sujet des intentions des Alliés à l'égard de la Grèce, bien des nouvelles qui n'ont été suivies d'aucune confirmation. On a présenté, comme étant en cours d'exécution, des mesures dont la réalisation se fait encore attendre. L'attention du public s'étant portée de nouveau sur les affaires grecques, on peut se demander si, cette fois aussi, il n'est pas un peu tôt pour chercher à prévoir les événements.

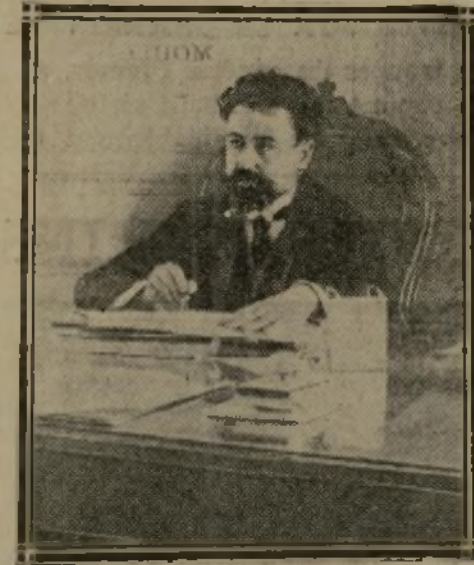
Deux faits, en tout cas, s'imposent dans les conseils de l'Entente, en ce qui regarde la Grèce. Le premier de ces faits est en rapport étroit avec le blocus auquel les Alliés ont dû recourir, en raison de l'attitude du gouvernement hellénique. Le moment de la récolte approche en Thessalie, et la Thessalie est le grenier de la Grèce, aussi bien de celle de Salonique que de celle d'Athènes, de la Grèce vénézélienne que de la Grèce du roi Constantin. Que deviendra cette moisson ? Entre quelles mains ira-t-elle ? C'est une question dont le principe même du blocus oblige les Alliés à se préoccuper.

D'autre part, il est toujours nécessaire de faire sentir à Athènes que les moyens d'action de l'Entente n'ont pas faibli, car la situation, dans la Vieille-Grèce, est loin d'être aussi rassurante qu'on le voudrait. Des attaques contre les étrangers et les vénézélites, peut-être même un mouvement populaire organisé par des agents bien connus, peuvent se produire d'un moment à l'autre. Les bandes d'épistates sont toujours sur pied, et leur chef principal, un certain Sayas, montre une activité inquiétante. Le danger d'une surprise pour notre armée d'Orient ne peut donc être considéré comme définitivement écarté.

J. B.

La crise espagnole

MADRID, 8 juin (dépêche particulière). — Un ministère Dato serait conforme au système rotatif, mais on présente aujourd'hui une combinaison Alba comme plus probable. M. Alba, ministre des Finances du cabinet actuel, faisait déjà partie du ministère Romanones, où il avait combattu son propre chef, ce qui l'avait fait passer pour germanophile. En réalité, M. Alba est une



M. ALBA
ministre des Finances

personnalité assez énigmatique. On dit que s'il formait le cabinet il s'entourerait d'éléments de gauche.

Notons qu'après tout il n'est pas encore impossible que M. Garcia Priolo reste à titre plus ou moins délégué, mais on considère, en ce cas, comme certain, le départ du ministre de la Guerre Aguilera.

En réalité, la situation politique en Espagne est rendue très trouble et même inquiétante par la disparition de l'ancien équilibre des partis, comme l'a exposé récemment Excelsior. Les bases traditionnelles du régime parlementaire espagnol sont ébranlées. La grande question, c'est la situation morale de l'armée qui, on ne peut se le dissimuler, est mauvaise. Il y a, entre les comités d'officiers, une union et un plan d'ensemble qui s'étendent à une grande partie des garnisons espagnoles, y compris Madrid. C'est une sorte de syndicat militaire. Toutefois, jusqu'à présent, le mouvement est privé de chef. Mais il donne beaucoup à penser, au pays des pronunciamientos. On craint aussi la répercussion sur les milieux ouvriers de cette agitation militaire.

L'ALLEMAGNE EST CAVALIÈRE ... AVEC HAÏTI

HAÏTI, 8 juin. — On mande de Berlin : Le chargé d'affaires de Haïti a remis au secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères une note protestant contre la guerre sous-marine à outrance et réclamant des réparations pour les torts causés au commerce haïtien par les coulages de navires.

Les torpillages avaient causé aussi la mort de plusieurs ressortissants haïtiens. La note demande en outre des garanties pour l'avenir.

Comme les réclamations du gouvernement haïtien ont été présentées sous une forme extraordinaire et comme ce gouvernement fixait un délai trop court pour permettre de vérifier le bien-fondé de ses réclamations, le gouvernement impérial a jugé qu'il était indiqué de remettre immédiatement ses passeports au chargé d'affaires de Haïti.

DÉMARCHE DU JAPON AUPRÈS DE LA RUSSIE

Ce qui permet d'espérer que l'armée russe retrouve peu à peu sa force.

Une dépêche publiée à Rome par la *Gazzetta d'Italia* annonce une démarche amicale du Japon à Pétersbourg.

Devant les discussions qui s'éternissent en Russie sur les bords de guerre, le gouvernement de Tokyo déclarera au nouveau ministre russe que pour son propre compte il ne



BARON ISHII
ambassadeur du Japon à Pétersbourg
(Phot. Henri Manuel.)

peut que rester fidèle aux engagements pris envers l'Entente dont le programme militaire doit être réalisé.

Il exprimera le souhait que la Russie reprenne sa place sur les champs de bataille aux côtés des Alliés.

Cet appel qui vient du dehors ne saurait être méprisé, même s'il est superflu, comme nous voulons l'espérer. En effet, les nouvelles de Pétersbourg indiquent que la discipline renaît dans l'armée, et qu'après un moment d'incertitude il apparaît avec évidence au peuple russe que la paix ne peut être acquise que par la victoire.

Il est bon, à ce sujet, de noter la résolution votée par le congrès des députés paysans, et dont voici les principaux passages :

« Le Congrès repousse la paix séparée. Il considère de son devoir de défendre énergiquement le pays en ne reculant pas devant les sacrifices et de relever la force combattive de l'armée afin qu'elle lutte pour sauver le patrimoine du peuple russe. »

« Le Congrès exhorte l'armée à se soumettre à une discipline libre, à défendre la Russie révolutionnaire des paysans et des travailleurs ; il accorde sa bénédiction à cette guerre et n'oubliera pas le sang répandu. »

D'autre part, on affirme que le général Broussiloff, avant d'accepter les fonctions de généralissime des armées russes, a posé ses conditions, et que ces conditions ont été acceptées. Il exigeait des assurances formelles de la part du gouvernement et des garnisons du Comité des soldats et ouvriers, au sujet de la liberté d'action des opérations militaires, des moyens pour assurer la discipline dans l'armée et du service de ravitaillement et des munitions.

Ces assurances lui ont été données.

En revanche, on confirme la démission du général Gourko, commandant sur le front ouest. On manque de détails sur les motifs de cette démission, qu'on peut attribuer, à titre d'hypothèse, au fait que le manque de moyens matériels ou à un certain fléchissement de la discipline donnaient au général la crainte qu'il ne fût pas en état de remplir sa tâche.

Ainsi il apparaît que la situation n'est pas dès à présent telle qu'il serait souhaitable, mais que, du moins, elle s'améliore de jour en jour.

L'arrivée du général Pershing à Londres

LONDRES, 8 juin. — Le général Pershing, commandant en chef le contingent expéditionnaire américain, est arrivé hier matin, à 8 heures 30, à Liverpool, avec son état-major. Il a été accueilli avec le plus grand enthousiasme. Le général Pershing a fait la traversée de l'Atlantique sur le paquebot *Italia*, de la White Star Line, escorté par des croiseurs américains jusque dans les eaux britanniques.

Les représentants de l'Amirauté et du ministère de la Guerre attendaient le général Pershing à Liverpool.

M. Winston Churchill devient ministre de l'aviation anglaise



M. WINSTON CHURCHILL

LONDRES, 8 juin. — M. Winston Churchill remplace Lord Cowdray à la présidence du bureau de l'aviation.

Le député travailliste George Robert succède à M. George Barnes comme ministre des pensions.

SITUATIONS Brochure envoyée franco, FIGIER, Boulevard Poissonnière, 10

Ayuntamiento de Madrid

La première lecture

GEORGES LE FAURE

Etant dans sa cécité, comme un prisonnier dans sa geôle, Michel Arnauld s'ingéniait douloureusement à trouver la solution de l'angoissant problème...

Pourquoi, la veille, à peine le courrier apporté, Edmée avait-elle jeté cette exclamation aussitôt étouffée?

Pourquoi, à la question qu'il lui avait posée, sa femme avait-elle répondu d'une voix qui, à l'oreille de tout autre, eût résonné normalement, mais que, lui, avait sentie troublée?

Si troublée qu'il avait eu conscience de la pâleur qui, soudain, avait envahi le visage d'Edmée comme si ses paupières éteintes eussent pu la constater...

Et depuis vingt-quatre heures Michel souffrait épouvantablement de sa confiance ébranlée... Depuis vingt-quatre heures un sentiment inconnu jusqu'à ce jour le crucifiait : la jalousie!

Torture atroce pour un malheureux dont le bonheur n'a pour base que la confiance absolue dans celle qu'il aime...

Demeurer, sans contrôle possible, à la merci de la dissimulation, s'incliner, comme si l'on croyait, devant le mensonge!

Or, depuis la veille, Michel ne croyait plus qu'une chose : entre Edmée et lui il y avait un secret!

Brusquement, il se leva du fauteuil dans lequel il était effondré et, à tâtons, traversant la pièce, gagna le petit bureau d'Edmée : là, il s'arrêta, la face tournée vers la porte, avec l'appréhension d'être surpris, tandis que ses doigts voltigeaient parmi les objets familiers dont la tablette était encombrée.

Ses doigts, tout à coup, se crispèrent sur une enveloppe de satin brodé dont ils recomptaient aussitôt le relief, car Edmée, tout en tirant l'aiguille auprès de lui, en avait maintes fois décrit le détail.

Cette gaine soyeuse recouvrait le livre qu'elle lui lisait, la veille, lorsque était entrée la femme de chambre apportant le courrier dont il avait l'intuition qu'une partie lui avait été dissimulée.

Outre ce geste brusque et cette exclamation étouffée qu'avait surpris son oreille, il y avait autre chose encore d'indéniable dans l'atmosphère de la pièce, comme un parfum dont ses narines avaient été frappées.

Et voilà que du livre qu'il palpitait machinalement ce même parfum se dégageait : la cachette était là!

Maintenant, Michel tenait la lettre ; il la flairait, la rage au cœur, la fixant désespérément de ses prunelles éteintes.

Pour la première fois, depuis qu'à Maisons-de-Champagne il était tombé aveuglé par la mitraille, lui, pour la première fois, un désespoir atroce le tenait. Oh ! retrouver la vie pendant quelques secondes seulement, le temps de parcourir ces lignes qui lui brûlaient les doigts, de s'assurer que son soupçon était aussi ridicule qu'injurieux pour Edmée, qu'il n'y avait rien de vrai dans cette hantise atroce!

Un bruit de pas dans la pièce voisine. Il gagna en hâte son fauteuil, où il se laissa tomber, cachant la lettre.

Comment vivre désormais avec ce soupçon fiché en plein cœur? Mais savoir? Comment? A quel ami assez sûr pour confier sa détresse? oser demander un aussi honteux service...

Bonjour, p'tit père! lança Pierre en baillant du sein vers l'aveugle, que ses bras enlaccèrent tendrement.

Monsieur, fit gravement la nurse qui suivait l'enfant, il faut récompenser monsieur Pierre : il vient d'être premier en lecture.

Oui, p'tit père, déclara le gamin, rouge d'orgueil, premier. Bientôt, c'est moi qui te ferai la lecture des journaux, à la place de maman.

C'est bien, miss Clara, vous pouvez nous laisser.

Radieux, l'enfant prit un journal qui traînait sur un meuble.

Je vais lire tout de suite, dit-il, mais tu ne vas pas être trop difficile, dis, p'tit père?

Michel, d'une main tremblante, avait tiré de sa poche la lettre qu'il y avait cachée et, la tendant à Pierre :

Tiens, fit-il, lis-moi ça un peu... pour voir...

Oh ! mais c'est pas du livre!... se récria le petit, j'saurai jamais!

Essaie toujours... Quand on est à la tête de sa classe, on doit savoir tout lire, répliqua le malheureux avec un enjurement forcé... Les premiers mots seuls sont difficiles... les autres viendront tout seuls... tu verras... Voyons... fais un effort... comment ça commence-t-il?

Sans souffle, la poitrine oppressée, il tendait vers Pierre son pauvre visage crispé d'angoisse... attendant les paroles qui allaient tomber des lèvres de cet innocent.

L'enfant mettait, à vaincre la difficulté, toute son attention, et soudain :

J'y suis, p'tit père, j'y suis : les premiers mots c'est : « Chère amie... »

Après, bégaya Michel qui, de ses

ON RÉCOLTE CE QU'ON SÈME.
Quand on prend des
Pilules Pink
ON RÉCOLTE LA SANTÉ

B L O C - N O T E S



LA FOULE DEVANT LA CARTE D' "EXCELSIOR" BOULEVARD DES ITALIENS

affiche était une carte du front, peinte avec soin, et où les plus petits villages sont indiqués avec une élégante netteté.

Pendant toute la journée, les curieux se sont succédés devant cette carte, et ceux qui la considéraient le moins attentivement n'étaient pas les soldats et les officiers.

Les cochers et les chauffeurs arrêtaient leur voiture pour l'examiner plus à l'aise. Il n'est pas certain qu'ils aient tous demandé à leurs clients la permission de les faire stationner en cet endroit, mais le fait est qu'aucun d'eux n'a protesté.

L'amusement des enfants

Les petits hommes de dix à douze ans cultivaient en ce moment un jeu qui les amusait fort : celui de s'envoyer de l'eau dans la figure au moyen de petits instruments qui affectent parfois la forme d'un pistolet.

Et lorsqu'il y a 26 degrés à l'ombre, recevoir un peu d'eau dans la figure n'a rien de désagréable en soi.

Mais, hier, autour du Luxembourg, nous avons vu des enfants aller recueillir avec leur petite pompe d'eau très rare et très sale qui stagnait dans les rigoles.

Et, du même coup, ce nouveau jeu nous a paru déplorable.

A la fraîche...

Une boutique vient de s'ouvrir boulevard Barbès. Elle a pour enseigne : LA BIÈRE, tout simplement. On n'y vend, en effet, que de la bière à emporter moyennant 0 fr. 35, 0 fr. 45 ou 0 fr. 55 le litre.

Sur la devanture, une inscription : « La bière se fait de 6 heures à 8 heures du soir, et, de matin, de 11 heures à 12 heures 30. »

Ainsi, on fait de la bière, boulevard Barbès, pendant quatre heures par jour. Et si le reste plus qu'à la bière tout de suite ? Les Parisiens sont vraiment bien ingénieux.

Les blessés en autobus.

Deux blessés montent dans l'autobus Madeleine-Bastille et s'assoient. Vient la receveuse :

— Places, s'il vous plaît !

Les deux soldats lui présentent un bon de parcours gratuit. On sait, en effet, que certaines compagnies, et notamment la Compagnie générale des omnibus, ont pris l'excelle décision de ne pas réclamer d'argent aux blessés.

Cependant, la receveuse dit aux soldats :

— Votre billet n'est pas valable pour les autobus. J'ai ordre de ne pas les recevoir.

— Mais les autobus appartiennent à la Compagnie des omnibus ?

— Oui. Mais j'ai une consigne. Il faut payer.

Les blessés refusent. Dispute. Les voyageurs prennent parti pour eux, qui ont raison. Protestations de la receveuse, qui n'a pas tort, et qui se plaint amèrement qu'il

y ait, à tout moment, des discussions pareilles.

Voyons ! Est-il impossible de changer la consigne de la receveuse ?

Le nègre et le bouquet

Rue Royale, une dame dont l'élégante automobile stationne en face du ministère voit s'arrêter devant elle un nègre du plus beau noir. Il admire la voiture aux détails nickelés. La dame l'interroge, et quand la conversation — en petit nègre, évidemment — est sur le point de prendre fin, elle lui offre un superbe bouquet de seringat, d'œillets et de pivoines.

Le nègre remercie d'un bon sourire qui découvre toutes ses dents éblouissantes et s'éloigne. Mais le bouquet l'embarrasse. Il le tient dans la main et le met sous son bras, le fait passer de l'un sous l'autre comme un vulgaire portefeuille. Enfin, il esquise un geste qui va condamner au ruisseau des fleurs à peine épanouies.

Mais un lieutenant de vaisseau a vu les deux premières scènes et il joue la troisième en suspendant le geste sartrillais :

— Tu ne vas pas jeter ce bouquet !... Au moins, pas ici !

Et le noir continua sa route sans comprendre, de plus en plus embarrassé :

— Fleurs moi données — faire ce que je veux — moi jeter.

Et il les déposa sur le trottoir avec les précautions et l'air furtif qu'il aurait pris pour se défaire d'une bombe à renversement.

La dame était partie dans son automobile. Elle ne saura donc jamais que les nègres ne sont pas très sensibles aux petits bouquets.

Laconisme

La Chambre autrichienne a décidé de modifier son règlement. Notamment, elle voudrait que le temps accordé à chaque orateur fût limité.

Vraiment, les députés autrichiens sont-ils si niais ?

Depuis qu'il y a des hommes, et qui parlent, on a essayé d'endiguer l'éloquence. On a essayé, en France, à plusieurs reprises. On n'y est point parvenu. (On n'y comptait guère). En Amérique même, nul n'a pu décider aucun orateur au laconisme.

On peut tout restreindre, en temps de guerre, sauf les discours.

LE PONT DES ARTS

Il existe une « Société du XVIII^e siècle » qui rassemble un organe à elle : la *Revue du XVIII^e siècle*, qui étudie cette époque sous tous ses aspects : artistique, littéraire, politique, social. C'est chose curieuse qu'on puisse encore, dans cette mine si exploitée, trouver des veines inconnues. Et bien ! la *Revue du XVIII^e siècle* a pu retrouver des lettres inédites de Voltaire et de Diderot.

M. Alcide Ramette publie *Au secours de la Serbie* et le *Retour d'un blessé*, deux épisodes pathétiques de la terrible campagne de Serbie.

LE VEILLEUR.

par W.-H. Walker.

Les fêtes succèdent aux fêtes et jamais la charité n'a été plus gaie qu'en ce moment. Elle est mieux que gaie : elle se fait séduisante, elle reçoit... et avec autant de grâce que si elle en avait l'habitude. Il y a quelques jours, elle invitait M. Poincaré à visiter les *Parrains de Reuilly* ; aujourd'hui, elle le convoque au vieux séminaire de Saint-Sulpice, afin qu'il y vienne dire bonjour aux deux mille protégés du *Secours de Guerre*.

J'aime beaucoup la caserne de Reuilly et les souvenirs si pittoresques qu'elle m'a laissés ; mais que Saint-Sulpice — je veux dire le Séminaire — est plus séduisant encore, avec ses corridors de cloître, ses voûtes basses, son vieux jardin dont les arbres semblent un petit morceau du Luxembourg égaré dans la rue Bonaparte. Une foire s'est improvisée là, dans la cour du Séminaire ; une tour d'objets utiles, de choses à manger qui vont se vendre follement cher au profit de l'œuvre ; et où je vais retrouver cette population d'hébergés de toute sorte, que j'ai vue, depuis deux ans, se répandre à tous les étages de l'immeuble, à mesure qu'on l'y recueillait : réfugiés de Belgique et de France, des enfants, des femmes, des vieux ; permissionnaires de toutes couleurs (Marocains et Sénégalais) ; convalescents, réformés, blessés en traitement... Mais l'œuvre de Saint-Sulpice a pour moi un intérêt particulier... A Reuilly, j'admire les « filleuls », si sages, si reconnaissants, si tendres ; ici je m'avoue conquise par les parrains. Et quels parrains !... des agents de police. Des sergents, comme nous disions avant la guerre.

Car ce sont bel et bien des sergents qui ont fondé l'œuvre de Saint-Sulpice. Et c'est là un petit point d'histoire à ne pas oublier. « Les agents... sont de braves gens », disait naguère un chansonnier parisien. La chanson ne savait pas si bien dire. On a raconté comment un officier de paix du sixième arrondissement, M. Pelletier, avait réussi à transformer le Séminaire — avec l'aide de quelques commerçants du quartier — en un phalanstère merveilleux, ouvert à toutes les infortunes de guerre. Ce qu'on ne saurait dire assez, c'est le zèle que mirent à seconder leur chef les bons agents que celui-ci avait attachés à son œuvre. Ils étaient choisis parmi d'anciens ouvriers devenus agents de police. Ils n'ont plus voulu être qu'ouvriers ; et c'est le travail de leurs mains qui a fait de la vieille maison abandonnée et sordide un immense logis confortable et souriant.

Les bons agents n'ont pas été que de bons ouvriers. Ils ont été des surveillants paternels, moins préoccupés de surveiller que de secourir. Ils ont été et continuent d'être, à Saint-Sulpice, les serviteurs des malheureux. Les familles des réfugiés ont de nombreux petits enfants. Ce sont les agents qui les prennent par la main, les conduisent à l'école et vont les y chercher. Et voilà près de trois ans que ces représentants de ce qu'on appelle la « force publique » se consacrent — parce que c'est la guerre ! — à des besognes de douceur, de tendresse, de faiblesse... Les agents sont de braves gens.

SONIA.

Paris aux roses

Paris s'est réveillé, hier matin, couvert de roses. Pas de sale petite rue où l'on ne vous offrit des bouquets. Un train de roses, sans doute, que les caprices de la crise des transports auront amené vers la capitale.

Mais, comme la vente des fleurs est une occupation futile, à une époque où toutes les grandes personnes se préoccupent du grain de mil, on a confié les bottées de roses à des gamines hautes comme des boîtes.

Trois-nous, à propos de bottes de roses, parler de la vie chère ? Non, non. Donc, ne faisons aucune allusion au prix « sévères » qu'exigeaient, pour le moindre bouquet, ces commerçantes de sept ans.

La plus grande affiche de Paris

C'est celle qu'Excelsior a offerte hier aux Parisiens.

Les Parisiens, d'ailleurs, lui ont fait un succès. Dès dix heures du matin, ils se sont rassemblés autour des ouvriers qui tendaient la toile gigantesque. C'étaient de bons ouvriers. Ils eurent achevé leur besogne en peu d'instants. Et la foule a vu que notre

1781-1917

par W.-H. Walker.

Vieux amis.

(Life, de New-York.)

On récolte ce qu'on sème. Quand on prend des Pilules Pink, on récolte la santé.

Excelsior

Excelsior

Excelsior

Excelsior

Excelsior

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. lord Bertie of Thame, ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris, en ce moment à Londres, a été reçu avant-hier par S. M. le roi d'Angleterre.

MARIAGES

— Le mariage du lieutenant de Verbigier de Saint-Paul, du 77^e d'artillerie, avec Mlle Magdeleine Mortureux, a été béni, ces jours-ci, en la chapelle Notre-Dame-des-Armées, à Versailles, dans l'intimité.

DEUILS

— Les obsèques de la comtesse Alain de Kergariou, née de Rochefort-Mortemart, ont été célébrées à onze heures, hier matin, en la basilique Sainte-Clotilde, où le cercueil avait été déposé.

Le deuil a été représenté par : le comte Alain de Kergariou, mari de la jeune défunte ; le marquis de Mortemart, son père ; le comte Henri de Mortemart, le vicomte Guillaume de Kergariou, le duc de Mortemart, le comte Paul de Kergariou, le comte René de Mortemart, le duc d'Estissac, le marquis de Langie, le comte de Kervéguen, le prince de Tonnay-Charente, le comte Louis de La Rochefoucauld, le comte Olivier de La Rochefoucauld, M. Gabriel de Mortemart et le comte de Grammont. Parmi les dames avaient pris place : la marquise de Mortemart, la vicomtesse G. de Kergariou, la comtesse de Mortemart, la comtesse Guy de La Rochefoucauld, la princesse de Tonnay-Charente, la marquise de Guer, Mlle de Kergariou, la comtesse de Rougé, la princesse d'Arberg, la comtesse de Broissin, la comtesse de Grammont, la comtesse Henri de La Rochefoucauld, Mlle Agnès de Mortemart, Mlle Hélène de La Rochefoucauld et Mlle de Kervéguen.

Nous apprenons la mort :

De Mme Audat, veuve du président à la Cour d'appel de Nancy, mère du lieutenant-colonel et du capitaine Audat, grand-mère du lieutenant aviateur de Maud'huy, tous trois morts pour la France.

BIENFAISANCE

Tous les jours, les dons affluent au Petit-Palais pour la vente en faveur des *Epreuves de la guerre*. On peut s'en rendre compte par les derniers envois reçus hier encore, et dont nous donnons la liste plus loin.

Cette liste sera, d'ailleurs, la dernière que nous publierons, car le jour des grandes enchères approche. C'est mercredi qu'aura lieu, au Petit-Palais, cet événement parisien.

Un joli geste à signaler, à ce propos. Les commissaires-priseurs de Paris renoncent à leur pourcentage légal de 6 o/o au bénéfice des *Epreuves*. Le syndicat de la Presse parisienne les en remercie très chaleureusement.

Septième et dernière liste des dons arrivés au Petit-Palais :

M. et Mme Metman, deux pastels : « Portraits de Vieilles », Tiz, atelier de Donner ; la maison Delaunay-Belleville, deux vases vieux Chine poudrés or ; marquise de Montebello, un dessin au crayon par Brascassat, collection H. Kraft ; M. Marius Paulme, « Intérieur d'église hollandaise », par Peter Neefs ; marquise de Ganay, une potiche ancienne sur pieds, bronze doré ; marquise de la Ferronnays, un tapis ; Mme François Arago, une montre en émail bleu incrustée de roses XVIII^e siècle ; marquise d'Noailles, un tableau de Wouwermann ; M. Léon Fould, une peinture décorative, par Pillement, dans un cadre ancien Louis XV ; M. Adolphe Oppenheim, un tableau par Hogarth ; M. Félix Dolsteau, objets divers ; MM. Lachotte frères, un porte-cigares, en or ; M. Terracini, un bol couvert Saxe, fond jaune ; M. John S. T. Audley, une paire de potiches anciennes ; M. Fontana, une barrette perles et diamants ; Mme Edouard Fleck, une pendule ancienne XVIII^e siècle ; comte de Rasty, portrait d'homme attribué à J.-B. Greuze ; marquis de Biron, un pastel, portrait de femme du XVIII^e siècle, cadre bois sculpté et doré Louis XVI, orné d'un nœud ; comtesse Guy de Leusse, un dessin signé A. de Neuville ; Mme Nicolas Kœcklin, un bandeau de tapisserie ; comte et comtesse Vladimir Rehbinder, une coiffeuse époque Louis XV ; M. Raymond Richebé, un volume ancien, relié aux armes d'Elisabeth-Charlotte de Bavière ; M. Charles Brenner, un tableau par J.-B. Colson ; M. Georges Maubassin, une broche saphir et diamants ; M. Bourgoin, une voiture de chèvres ; comtesse Dampieri, une boîte à cigarettes, bois ébène corallé d'argent ; anonyme, un écran en bois sculpté doré, feuille en tapisserie d'Aubusson ; « Vase de fleurs », XVIII^e siècle ; M. Lionel Laroze, « Le respect de l'amour », avec dédicace ; M. Henry Deutsch de la Meurthe, deux dessins à la plume d'Alphonse de Neuville ; Mme Henry Deutsch de la Meurthe, une salière ancienne en faïence italienne, époque Renaissance ; M. F. Durand fils, une petite table ovale, garniture bronze doré, ciselé style Louis XV ; Mme O. Meslier, une tasse avec sa soucoupe, Chine ancienne ; une boucle argent doré Louis XVI ; un morocain de soie ancienne ; M. Georges Duvelloy, un éventail ancien ; M. Ernest Chapuis, « un tigre », aquarelle par Surand ; M. Georges Gavoty, « Hernani », par Victor Hugo, belle reliure ; M. Maxime de Bary, portrait de femme, école anglaise XVIII^e siècle ; baronne James de Rothschild, paysage de Michel Cazin, mort en mer à bord de *La Rafale*, le 1^{er} février 1917 ; objets divers ; Kendall et Co, une ombrelle en taffetas bleu ; Mme Lohovary, six bandes de broderies roumaines, six petits napperons brodés en couleur ; MM. A. Van Cleef et S. J. Arpels, une broche en forme de nud Louis XV ornée de perles fines, brillants et saphirs ; la maison Christoffe, deux coupes à gâteaux en métal argenté ; Mme Chauvière, une paire de manches blonde, une voile blonde, dentelle ancienne ; vicomte Henry de Kergariou, une boîte laque impériale chinoise XVIII^e siècle dite de Pékín ; Société des cent bibliophiles, un volume : « Les Propos de Jérôme Coignard », par Anatole France.

— Le président de la République, accompagné du ministre de l'Intérieur, honoreront sa visite le *Secours de guerre* (séminaire de Saint-Sulpice), ce matin, à 10 heures.

— Aujourd'hui samedi, à 4 heures, sixième séance de musique et comédie dans la salle de concert de l'O. S. T., 63, Champs-Élysées. Au programme : Mlle Y. Gall, Mme Segond-Weber, Mme Hilda Roosevelt, Mme Jane Ly-sana ; M. Koubitzky, M. Ouratoff et le *Trio de Lolo* par le trio Lucie Caffaret, Yvonne Astruc, Caponsacchi.

— Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, Boulevard du Montparnasse. Téléphone Central 5411. Bureaux : 9 h. à 12 heures, dimanche et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Pour spécimens consulter à nos abonnés.

BÉNÉDICTINE "la GRANDE LIQUEUR FRANÇAISE" TONIQUE DIGESTIF

Excelsior

Excelsior

Excelsior

Excelsior

Excelsior

Excelsior

Excelsior

Excelsior

Excelsior

Excelsior

Excelsior

Excelsior

Excelsior

Excelsior

Excelsior

Excelsior

Ayuntamiento de Madrid

LES HABITANTS DES PAYS ENVAHIS SOUS LE JOUG ALLEMAND



UN SOLDAT ALLEMAND, EN ARMES, MÈNE AU TRAVAIL LES JEUNES FILLES ET LES FEMMES DE MOY

Cette photographie significative nous est communiquée par une rapatriée qui vient de revenir à Paris. Elle montre de quelle manière les Allemands contraignent — les armées à la main — les jeunes filles et les femmes des pays envahis à travailler pour eux. Celles-ci, sous la conduite d'un soldat, armé de son fusil, sont envoyées aux champs, afin de faire produire la terre au bénéfice de ses envahisseurs. Le cliché a été pris à Moy, bourg d'un millier d'habitants, situé aux environs de Saint-Quentin.

L'ARGOT DES "AS"

Petit dictionnaire permettant de suivre une conversation à 2.000 mètres d'altitude.

L'argot est divisé en deux parties bien distinctes : l'argot proprement dit, constitué par des termes originaux ou empruntés à des dialectes étrangers, et le langage figuré, qui rejoint, à des degrés d'élévation évidemment très variables, les discours allés des poètes.

Quel dictionnaire des mots à ce que les aviateurs, parmi les heures de l'heure présente, se soient munis, pour leur usage personnel d'un argot spécial et le mieux fourni, certainement, de tous les langages imaginés en usage sur le front ?

Cet argot des aviateurs est, d'ailleurs, parfaitement intelligible pour ceux qui ne sont point initiés. Nous avons noté, ici, — car l'argot du front, et surtout celui des aviateurs, représente aujourd'hui le fin du fin, — les termes les plus fréquemment employés de ce nouveau langage :

As. — Aviateur qui a abattu au moins cinq appareils.

Zingue. — Avion, quelles que soient sa forme ou sa marque.

Coucou. — Avion lent.

Héquin. — Appareil Caudron R 4, fuselé à deux moteurs fixes.

Bi-Moulin. — Appareil Caudron G 4 à queue et deux moteurs.

Cuisine roulante. — Appareil Moineau.

Péniche. — Nieuport biplace.

Bébé. — Nieuport monoplace.

Cage à poules. — Le Farman.

Routier. — Appareil d'un modèle ancien et déseulé qui date des premiers âges de l'aviation et sert à apprendre aux débutants le maniement des commandes.

Pinquoin. — Appareil à peu près semblable au précédent, mais dont on a eu soin de couper l'extrémité des ailes pour éviter que les élèves ne « décollent ».

Gendarme. — Le Fokker (appareil de chasse allemand).

Décolter. — Quitter le sol.

S'asseoir. — Se dit quand, au lieu d'atterrir sur le train d'atterrissage, on se pose (ce qui est très mauvais) sur la queue et sur le gouvernail.

Se mettre à genoux. — L'agonie d'atterrir opposée à la précédente, c'est-à-dire que l'avion piquant du nez, reste l'avant sur le sol et la queue dirigée vers le ciel. Très souvent ce genre d'atterrissage se termine par un capotage.

Capoter. — Se dit d'un appareil qui à l'atterrissage se retourne complètement sur lui-même.

Se poser comme sur une fleur. — Se dit d'un pilote qui atterrit selon les règles et se pose délicatement sur le sol.

Se retourner les pinceaux. — Capoter à l'atterrissage.

Gazer. — Ce verbe veut dire que tout va bien. Il a un sens très large et est très employé, et s'adresse à tout ce qui concerne l'aviation.

Faire une chandelle. — Monter verticalement.

Faire les chevaux de bois. — Se dit de l'avion qui atterrit mal et qui, en touchant le sol, lui fait de rousler droit devant lui, tourne et fait une tête à queue.

Monter en escalier. — Façon de décoller qui consiste à s'élever par de petites chandelles successives.

Faire le crabe. — Être déporté par le vent, de côté.

Faire les montagnes russes. — Se dit d'un appareil qui, piloté par un débutant, ne peut arriver à conserver sa ligne de vol et monte et descend continuellement.

Sonner. — Se dit d'un pilote qui atterrit sans ménagement et dont l'appareil rebondit plusieurs fois sur le sol avant de s'y poser définitivement. Le « sonner » se termine assez souvent, surtout avec les « cages » par un « retournement des pinceaux ».

Casser du bois en faire des allumettes. — Briser tout ou partie de son avion.

Réaliser son appareil. — Démolir son « zingue » dans un mauvais atterrissage.

Plafond. — Endroit où les nuages forment une masse et qui semble être le fond du ciel.

Plafonner. — Se dit de l'avion qui, à raison de l'état atmosphérique, a atteint sa plus grande altitude.

Chester. — Se livrer en l'air à des acrobaties inutiles et dangereuses.

Faire du ruse-mottes. — Voler à très basse altitude, presque au ras du sol.

Encasser. — Voler par mauvais temps et être violemment secoué.

Coup de tabac. — On désigne ainsi les trous d'air qui se trouvent dans l'atmosphère, surtout pendant les périodes chaudes,

et dans lesquels l'avion tombe. La sensation est des plus désagréables.

Être tabacé. — Prendre des « coups de tabac ».

Se bigorner ou se bousiller. — Se tuer.

Moulin. — Moteur.

Manche à balai. — Barre de direction qui permet au pilote de monter ou de descendre et de gauche.

Ciseaux. — Sur les appareils Farman, le manche à balai est remplacé par une tige qui se termine par deux boucles, d'où le nom de ciseaux.

Carlingue. — Nacelle de l'avion.

Bout de bois. — Hélice.

Tirer sur le bout de bois. — Lancer l'hélice.

Sauce. — L'essence.

Mettre toute la sauce. — Ouvrir l'essence au plus et mettre tous les gaz, donc avoir son moteur au plus grand régime et marcher à toute vitesse.

Ficelles. — Cordes à piano ou câbles souples des différentes commandes. On dit du pilote qui agit sur ces commandes qu'il « tire sur les ficelles ».

T. — Morceau d'étoffe blanche rappelant la forme d'un T et placé sur le sol pour indiquer la direction du vent et en même temps le sens du décollage et de l'atterrissage.

Piste. — Terrain d'atterrissage.

Fritz. — L'avion allemand.

Tazi. — Appareils qui, dans les écoles, servent à l'entraînement du personnel navigant.

Ze. — Vent.

Être tangent. — Se dit d'un appareil qui, trop chargé ou d'un mauvais fonctionnement, a de la peine à conserver sa ligne de vol.

Faire lieutenant, capitaine, etc. — Cette expression désigne le nombre de rebondissement que l'on fait dans un atterrissage « sonné ». On dit que l'on fait lieutenant pour deux sauts, capitaine pour trois, etc., etc.

Être « sonné ». — Se faire marmiter par les batteries contre avions.

Flacon. — Éclatement de shrapnell qui laisse un petit nuage blanc pour les obus français, noir pour les obus allemands.

Se faire encadrer. — Être repéré par les avions ennemis et se voir serré de près et entouré de toutes parts par de jolis flocons.

Savoir y taper. — Bien piloter.

Se donner rendez-vous. — Se rencontrer en l'air avec un autre appareil.

Les avoir retournés (sous-entendu les bras). — Se dit du pilote qui aimerait mieux faire la sieste que de voler.

Les avoir en ville. — Même signification que la précédente, mais plus forte.

S'en ressentir. — Se dit du navigant qui ne rêve que vols et combats aériens.

Être dégonflé. — Désigne l'état moral de l'aviateur qui, après « s'en être senti », est pris subitement de l'effroyable cafard et d'un violent amour pour le sol.

Faire une descente en vrille. — Se diriger vers le sol en faisant tourner l'appareil sur lui-même, le moteur servant de pivot.

Faire une descente en spirale. — Atterrir par une série de petits virages très serrés, les ailes étant dans une position se rapprochant de la verticale.

Avoir la carafe. — Avoir une panne.

Il y a d'autres expressions, certes, mais le navigant qui nous communique ce petit dictionnaire aérien nous affirme que ce langage suffit pour « demander son chemin » à 2.000 mètres au-dessus des tranchées ennemies.

ALLEMANDE ACQUITTÉE PAR LE CONSEIL DE GUERRE

Le 3^e conseil de guerre a acquitté, hier, une Allemande en dépit de la gravité de l'accusation et du sévère réquisitoire prononcé par le capitaine Montel, commissaire du gouvernement.

Mlle Zobel, née à Hünovre, voulant éviter, lors de la déclaration de guerre, d'être envoyée dans un camp de concentration, se donna comme la femme légitime de M. Emile Robert, un employé de commerce avec lequel elle habitait à Paris depuis une dizaine d'années. Tous deux étaient déferés au conseil de guerre en vertu de la loi de novembre 1886 sur l'espionnage. Mlle Zobel invoqua pour sa défense qu'elle ne se considérait plus comme Allemande ayant été expulsée de son pays. Les jurés ont déclaré qu'ils régulariseraient leur situation aussi-tôt que les circonstances le permettraient.

Le conseil a acquitté le couple.

LA PLUS GRANDE FAMILLE

émet des vœux

pour l'instruction des jeunes gens

L'Association des pères et mères de familles de plus de cinq enfants : La plus grande famille, a tenu hier la dernière session des jourées familiales, qui se poursuivront jusqu'au 10 juin, sous la présidence d'honneur de M. René Bazin, au siège de la Société d'Economie sociale.

M. Théodore Laurent, directeur général de la Compagnie des Forges et Acieries de la Marine et d'Hercourt, a présidé la séance du matin, au cours de laquelle une allocution très applaudie a été prononcée par M. Auguste Isaac, président honoraire de la chambre de commerce de Lyon.

Dans la première séance, l'Assemblée a examiné les conclusions des travaux de la commission d'éducation, présidée avec une grande autorité et une compétence spéciale par M. Maurice Lacombe, ingénieur de la Compagnie d'Orléans.

Après avoir entendu les communications de M. Emile Danoir, ingénieur conseil, et de M. le lieutenant Grandpierre, l'Assemblée a adopté un certain nombre de vœux dont voici les principaux :

« Que les industriels, les écoles et le gouvernement se préoccupent de faciliter aux jeunes gens revenant du front sans avoir terminé leurs études l'achèvement de leur formation ;

« Que les groupements industriels et commerciaux étudient les directions à donner aux jeunes gens voulant compléter leur instruction, tout en s'engageant immédiatement dans la vie professionnelle, et établissent, pour chaque profession, le programme des connaissances fondamentales nécessaires pour y réussir et des ouvrages, cours ou stages pouvant être utilisés pour obtenir ces connaissances ; qu'ils s'entendent avec les écoles pour faciliter cette instruction ; qu'ils commencent par s'occuper des officiers mutilés ;

« Que les écoles techniques et commerciales participent à cette œuvre ;

« Que les pouvoirs publics et l'initiative privée accordent à cet effet les subventions nécessaires, en prenant, de préférence, comme intermédiaires les groupements industriels et commerciaux d'intérêt général ».

THÉÂTRES

Antoine. — La direction intérimaire donnera mardi la première des Bleus de l'Amour, de M. Romain Coolus.

Clôture. — Le Trianon-Lyrique clôturera sa saison le 17 juin, avec la Vivandière (Mlle Marie Dehail).

Cet après-midi :

Odéon, 2 h., Fédora.

Edouard-VII, 2 h., séance musicale.

Grand-Guignol, 2 h., 30, le Poison noir.

Ce soir :

Opéra, 7 h., 30, Faust.

Th.-Français, 8 h., 15, l'Éducation.

Opéra-Comique, 8 h., le Roi d'Ys.

Odéon, 8 h., Fédora.

Variétés (Gul. 09-02), 8 h., 15, Dolly (Berthe Bady).

Gymnase, 8 h., 15, la Volonté de l'homme (derrière).

Palais-Royal, 8 h., 30, Madame et son filleul.

Antoine, 7 h., 45, le Marchand de Venise.

Renaissance, 8 h., le Minaret, lundi, le Paradis.

Gaité-Lyrique, 8 h., le Jour et la Nuit.

Trianon-Lyrique, 8 h., les Dragons de Vlaars.

Porte-Saint-Martin, 8 h., la Flamme.

Nouvel-Ambigu, 8 h., 30, le Mariage de Mlle Beulemans.

Bouffes-Parisiens, 8 h., 30, Un type dans le genre de Napoléon (Sacha Guitry).

Réjane, 8 h., Madame Sans-Gêne (dernières).

Athénée, 8 h., 30, la Famille du brosseur.

Appelo (Central 72-21), la Soirée, 8 h., la Plaque du lieutenant (Marcelle Sully et R. Villot).

Edouard-VII, 8 h., 45, la Fête nuit ou le Dervaud.

Femina, 8 h., 45, Femina-Review.

Grand-Guignol, 8 h., 50, le Poison noir, l'Angelus.

Th. Michel, 8 h., 45, l'Épave.

Scala, 8 h., 15, le Billet de logement.

Marigny, 8 h., 30, la Revue.

CINÉMAS

Gaumont-Palace, 8 h., 15, Désespérée ! Les.

Forest, 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Publication nouvelle

LAROUSSE MÉDICAL DE GUERRE

Supplément au

LAROUSSE MÉDICAL ILLUSTRÉ

Blessures et Maladies de guerre

Rééducation des mutilés

Publié sous la direction

de D^r GALTIER-BOISSIÈRE

avec le concours de nombreux médecins

militaires et professeurs spécialistes

La guerre, en multipliant les maladies et les

blessures, a apporté de nombreuses modifications dans la connaissance de leurs signes

et dans leur traitement. De nouvelles méthodes

de rééducation pour les amputés et mutilés,

pour les aveugles et les sourds, ont été mises

au jour. C'est pourquoi le public, à un mo-

ment où tant de familles ont des attentes, avait

intérêt à connaître toutes ces découvertes qui

survivent à la guerre, tel est le but de ce Supplément

au Larousse Médical illustré, ouvrage dont

la publication fut accueillie avec tant de faveur.

Le fascicule n° 1

paraît aujourd'hui

Prix : 75 centimes

Le Larousse Médical de guerre comprendra environ 20 fascicules de 16 pages. Il paraît un fascicule illustré 2 fois par mois (1^{er} et 3^e samedi).

Il y aura par de plus de souscriptions pour cet ouvrage.

En vente chez tous les libraires et

LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)

ABONNEMENTS DE SAISON à tarif réduit

Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer EXCELSIOR dans certaines petites localités, nous avons créé, à titre de propagande, des abonnements de saison à tarif réduit.

Leur durée ne peut être que d'un mois non renouvelable.

Prix : France, 2 fr. 50 ; étranger, 4 fr. 50.

Prière de vouloir bien joindre à toute demande le montant de l'abonnement que nous ne pouvons faire recouvrer.

LE CHAPITRE DES BOUTONS

Seront-ils en cuivre, en cuir, en corozo?... Non : en tôle estampée.

L'intendance des armées britanniques vient de décider que, désormais, tous les boutons métalliques des uniformes militaires seraient remplacés par des boutons en tôle.

Le Français est si enclin à trouver chez les voisins étrangers des modèles de perfection, il a l'esprit d'imitation tellement développé que nous nous sommes demandé si, chez nous, l'armée ne serait pas dotée sans plus de retard de la même réforme. Cette curiosité aussi naturelle qu'offensive nous a permis de suivre, étape par étape, l'histoire du bouton, non pas à travers les âges, mais à travers les uniformes français. Chez les costumiers et accessoiristes pour théâtre et cavalcades, chez des collectionneurs et aussi chez des ferrailleurs, il nous a été permis de constater que dans l'armée française le cuivre jaune a toujours été la base principale de la composition métallique servant à confectionner les boutons. Seuls, nos rois et quelques richissimes seigneurs s'octroyaient le luxe d'orner leurs pourpoints de boutons en or massif ou autres matières précieuses.

Les boutons en argent n'obtinrent jamais le moindre succès.

Jusqu'au début de la présente guerre, les boutons cousus sur la plupart des uniformes de nos soldats étaient donc en cuivre. Mais les boutons reluisants à force d'astiquage et dans l'éclat desquels il fallait, en temps de paix, que chacun pût se mirer, concurent, à leur tour, au lendemain, des heures ternes.

Dès septembre 1914, on les accusa (cependant ils ne devaient pas, à ce moment-là, être passés tous les matins à la patience), d'avoir servi de cibles à l'ennemi. Quelques semaines après, pour les châtier, ils furent employablement noircis comme un simple godillot.

Bien plus, dans les dépôts et dans les magasins d'habillement, ils furent arrachés des uniformes constituant les collections et remplacés par des boutons... en porcelaine, en faïence et fragile porcelaine bleutée qui, au premier choc malheureux, volait en éclats. L'expérience, comme bien on pense, ne fut pas de longue durée. Après quelques semaines essais, mais à l'arrière seulement, les boutons en corozo, on revint presque instantanément au métal ; mais comme le cuivre revenait de plus en plus cher, l'aluminium le plus en plus rare, on eut simplement recours au fer, à la tôle, sans addition de quoi que ce soit, et depuis des mois et des mois les uniformes de nos poilus sont retenus par des boutons en tôle estampée.

Les résultats obtenus étant excellents, il nous espérer que de nouvelles expériences ne seront pas tentées. Actuellement, l'Angleterre ne fait pas autre chose que ce qui a été fait chez nous ; à défaut de cuivre, les Anglais vont essayer de faire des boutons en cuir. Est-ce vraiment pratique ? De l'avis des connaisseurs, non. Ou alors cela nécessitera une préparation ou une main-d'œuvre qui, vu le prix déjà très élevé de la matière première, fera du bouton de cuir un objet relativement coûteux.

En tout cas il ne saurait être question d'appliquer cette réforme dans l'équipement français. Le bouton métallique en usage a permis de faire sur le bouton de cuivre une économie de plus de 25 %. Au prix où est le cuir cette économie ne pourrait être réalisée.

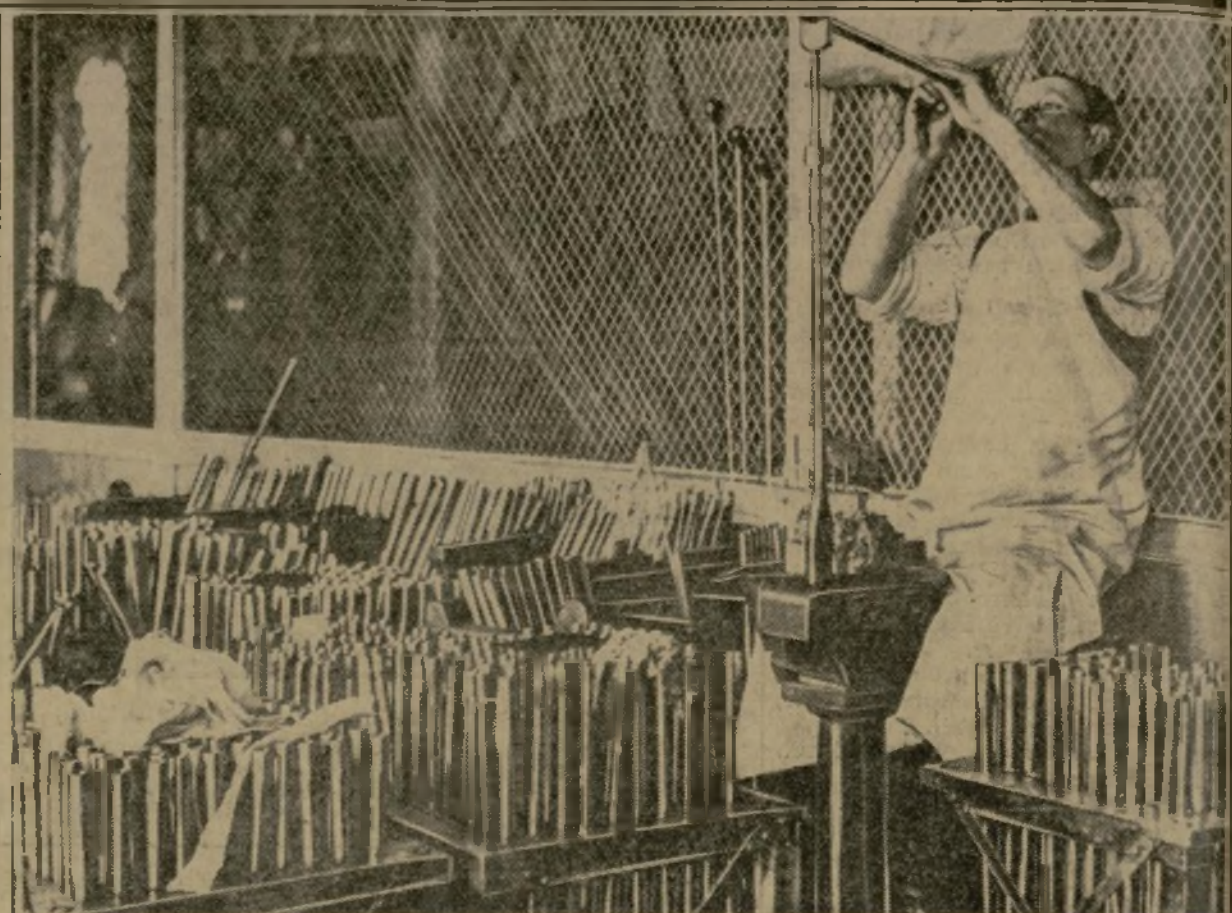
Seul le bouton en corozo serait susceptible de l'être ; mais comme c'est le bouton classique du vêtement civil il déparerait l'uniforme de nos soldats.

Malgré la hausse sur les cuirs, TOMMY, soldat, nous donne les plus beaux modèles à des prix réduits à la concurrence.

Voyez ses vitrines, 1, rue de Provence ; 23, rue de Martyrs et 81, passage Brady !

EXCELSIOR

Ne sentez-vous pas qu'il y a maintenant dans ce journal une puissance irrésistible d'avancement ?



Le gérant : VICTOR LAVERONAT.
Imprimerie 19, rue Cadet. Paris. — Volumard